Recherches microscopiques sur la nature des mucus et la matière des divers écoulemens des organes génito-urinaires chez l'homme et chez la femme : description des nouveaux animalcules découverts dans quelques uns de ces fluides ; observations sur un nouveau mode de traitement de la blennorrhagie / par Al. Donné.

Contributors

Donné, Alfred, 1801-1878.
University of Glasgow. Library

Publication/Creation

Paris : Rue de Condé, 1837.

Persistent URL

https://wellcomecollection.org/works/uggcs7gp

Provider

University of Glasgow

License and attribution

This material has been provided by This material has been provided by The University of Glasgow Library. The original may be consulted at The University of Glasgow Library. where the originals may be consulted.
This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

wellcome collection

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
https://wellcomecollection.org

RECHERCHES MICROSCOPIQUES

SUR LA NATURE

DES MUCUS

SÉCRÉTÉS

PAR LES ORGANES GÉNITO-URINAIRES.

IMPRIMERIE LE NORMANT,
rue de Seine, n° 8.

RECHERCHES MICROSCOPIQUES

SUR

LA NATURE DES MUCUS

ET LA MATIÈRE

DES DIVERS ÉCOULEMENS

DES ORGANES GÉNITO-URINAIRES

Chez l'homme et chez la femme ;

Description des nouveaux animalcules découverts dans quelques uns de ces fluides ;

Observations sur un nouveau mode de traitement de la blennorrhagie.

Mémoire accompagné de planches ;

PAR LE Dr AL. DONNÉ,

Ex-chef de clinique de la Faculté de Médecine de Paris, membre de la Société philomathique, de la Société médicale d'Émulation, de la Société anatomique, etc.

PRIX : 3 FRANCS.

Paris.

L'AUTEUR, RUE DE CONDÉ, N° 15 ;
LES LIBRAIRES DE MÉDECINE ;
CH. CHEVALIER, OPTICIEN, PALAIS ROYAL, N° 165.

1837.

RECHERCHES MICROSCOPIQUES

SUR

LA NATURE DES MUCUS

ET LA MATIÈRE

DES DIVERS ÉCOULEMENS

DES ORGANES GÉNITO-URINAIRES

Chez l'homme et chez la femme ;

Description des nouveaux animalcules découverts dans quelques uns de ces fluides ;

Observations sur un nouveau mode de traitement de la blennorrhagie.

Le sujet que je me propose de traiter dans ce Mémoire étant tout-à-fait nouveau, ou n'ayant pas du moins été soumis jusqu'à présent à des expériences directes sous le point de vue que je vais envisager, j'aurai peu de choses à dire des travaux antérieurs, et j'aborderai sans préambule les faits qui résultent de mes observations; les faits signalés par d'autres observateurs, et qui se rapportent à ce sujet, trouveront naturellement leur place dans le courant de ce Mémoire.

Je passerai successivement en revue 1° la matière des divers écoulemens produits par l'urètre chez l'homme et chez la femme; 2° le pus des chancres et des bubons syphilitiques; 3° le mucus vaginal et utérin à ses différens états; je tâcherai d'éclairer

quelques points de l'histoire encore si obscure des différentes formes de leucorrhée, et je terminerai par l'exposé d'une modification apportée au traitement de la blennorrhagie.

PREMIÈRE SECTION.

Examen du pus de la blennorrhagie urétrale, ou du pus fourni par l'inflammation de l'urètre chez les hommes et chez les femmes.

Ce que je vais dire ne s'applique qu'à la matière fournie par l'urètre, et non aux divers écoulemens du prépuce et du vagin, que l'on a souvent compris et que l'on comprend encore dans l'histoire de la blennorrhagie; ces matières ayant des propriétés tout-à-fait distinctes, il me semble utile de les considérer séparément; les divisions établies d'après la différence de nature des produits morbides, ne sont pas à dédaigner en médecine; elles offrent des caractères stables à l'abri des interprétations et des systèmes, et l'on ne me reprochera pas de les préconiser particulièrement dans une matière où règne encore beaucoup de confusion.

Cherchant à constater l'état acide ou alcalin de toutes les humeurs de l'économie, je n'ai pas négligé ce point dans celles que je vais étudier,

et l'on verra combien ce caractère était utile à considérer ici. J'ai trouvé le pus fourni par l'urètre de l'homme et de la femme constamment alcalin comme le pus phlegmoneux ordinaire; il n'offre d'ailleurs aucune propriété physique particulière; il est composé de globules (*fig.* 1re, A) de la même forme et de la même grosseur que ceux des autres espèces de pus; il ne se comporte pas d'une manière différente avec l'ammoniaque; mis en contact avec ce réactif, il se prend comme le pus d'un phlegmon en une masse visqueuse, tenace et filante; les globules de ce pus nagent dans un liquide qui ne contient pas d'autres particules appréciables au microscope, et *jamais je n'y ai rencontré d'animalcules d'aucune sorte.*

Notons ce dernier fait en passant; j'y reviendrai plus loin lorsque nous aurons étudié la composition des différens produits des écoulemens syphilitiques; il sera curieux alors de rapprocher la présence des animalcules que nous signalerons dans certaines espèces de pus, des résultats fournis par l'inoculation directe de ces matières.

DEUXIÈME SECTION.

Examen du pus des chancres et des bubons syphilitiques.

Le pus fourni par les chancres, quel que soit

leur siége, et celui des bubons, ramène au bleu le papier de tournesol rougi comme celui de la blennorrhagie urétrale, et je n'en ai pas encore rencontré qui fût acide. Ce pus offre généralement des globules moins nets et moins réguliers dans leurs formes que le pus phlegmoneux ordinaire, et surtout le liquide dans lequel ils nagent contient des parcelles étrangères, comme si un certain nombre des globules s'étaient dissous, et que leurs débris fussent répandus dans le liquide (*fig.* 1re, B). Ces particules étrangères donnent à l'image un aspect peu net, pointillé, comme parsemé de petites granulations. On dirait, et c'est ce qui rend mieux ce que je cherche à faire comprendre, qu'une poussière très-fine est mêlée aux globules eux-mêmes.

En poursuivant attentivement l'examen microscopique, on découvre de notables différences, suivant la nature des ulcères d'où provient le pus.

Dans les chancres situés sur le gland, ou entre le prépuce et le gland, le pus m'a toujours offert un grand nombre d'animalcules ayant la forme des vibrions décrits par Müller sous le nom de *vibrio lineola* (*fig.* 1re, C). Je n'avais pas, au premier abord, attaché d'importance à la présence de ces vibrions qui sont si communs, et qui se multiplient avec tant de rapidité dans les matières

animales en putréfaction et dans une foule d'infusions; je n'avais, il est vrai, remarqué rien de semblable dans les autres espèces de pus que j'ai soumises à l'inspection microscopique; mais je pensais que la présence de ces animalcules dans du pus comme celui dont nous parlons, qui est soumis au contact de l'air, n'avait rien de particulier; ce n'est qu'après avoir recherché en vain les mêmes petits vers dans des pus provenant de différentes plaies, dans des pus fétides altérés par les influences de l'air, que ce caractère particulier de la sécrétion purulente des chancres du gland a frappé mon attention. Ainsi j'ai eu à ma disposition du pus infect, fourni par une plaie du col, à la suite d'une opération pratiquée par M. Velpeau; ce pus était profondément altéré, les globules étaient en partie dissous, et cependant il ne contenait pas de vibrions. Le pus grisâtre des ulcères situés sur toute autre partie du corps ne m'a pas non plus offert d'animalcules; la putréfaction elle-même n'en développe que très-lentement dans le pus conservé, même pendant les chaleurs de l'été; ainsi, tandis qu'au bout de deux jours il existe déjà un grand nombre de vibrions dans du sang exposé à l'air, le pus n'en présente pas encore ordinairement après six ou huit jours. Enfin, ayant rencontré des vibrions

dans le pus pris chez la femme dans les mêmes circonstances, c'est-à-dire dans le cas de chancres à la vulve, j'ai pensé que ce fait méritait attention.

Les animalcules en question sont-ils caractéristiques du virus syphilitique, ou du moins jouent-ils un rôle dans la transmission des affections vénériennes, et particulièrement dans la production du chancre? Telle est la question qui se présente la première à l'esprit.

La tendance à expliquer la propagation des maladies contagieuses par l'existence de certains animalcules chargés d'un principe délétère, est comme on sait très-générale; mais il ne s'agit pas ici de faire une théorie plus ou moins ingénieuse et séduisante, et je vais me borner à rechercher les circonstances dans lesquelles se produisent les vibrions; j'exposerai les faits tels qu'ils se sont présentés, et s'il n'en résulte pas que les animalcules sont les agens de l'infection syphilitique, on verra du moins combien les chancres sont favorables à leur développement, combien l'élément vénérien paraît nécessaire à leur existence, et peut-être sera-t-on, comme moi, porté à croire qu'ils ne sont pas tout-à-fait indifférens dans la contagion. Dans tous les cas, et indépendamment de la question médicale, ces animal

cules seront intéressans à considérer sous le rapport de leur histoire naturelle.

J'ai dû commencer par étudier le pus des ulcères syphilitiques situés ailleurs que sur le gland et à la vulve; ainsi que je l'ai dit, je n'y ai rencontré d'animalcules d'aucune espèce, excepté une seule fois dans le pus d'un ulcère de la jambe chez une femme infectée de la maladie vénérienne; cet ulcère d'un fond livide offrait les principaux caractères de la pourriture d'hôpital; il s'en écoulait une matière très-fétide qui, examinée au microscope, présentait une multitude de vibrions.

Le pus des bubons de l'aine chez les vénériens affectés de chancres ne m'a non plus jamais offert de ces animalcules à quelque période que ce fût de leur suppuration; ce pus est, comme l'on sait, visqueux, filant, et souvent grisâtre; il n'a pas l'apparence du pus phlegmoneux, louable, qui est blanc, crémeux et sans tenacité. Son aspect microscopique ne présente rien de particulier; il se compose de globules semblables à ceux du pus ordinaire. Je reviendrai sur l'absence d'animalcules dans ce pus, à l'occasion de l'inoculation.

C'est donc seulement dans le pus sécrété autour du gland qu'il existe des vibrions; c'est là qu'on les voit par milliers et constamment, s'ils n'ont pas été détruits par des injections ou des caustiques;

mais on ne les trouve pas seulement lorsqu'il y a des chancres bien déterminés. Dans certains cas désignés par les praticiens sous le nom de balanites, on rencontre les mêmes animalcules; mais la balanite est souvent vénérienne, et même il n'est pas rare de trouver de petits chancres à la face interne du prépuce en même temps que l'inflammation du gland. La ligne de démarcation ne me paraît pas toujours facile à établir entre la simple balanite et les érosions plus ou moins profondes qui constituent le chancre; la limite entre ce qui est ou ce qui n'est pas syphilitique n'est pas encore nettement posée pour tous les cas, en dépit des recherches et même des expériences tentées à l'aide des inoculations. Les faits suivans serviront peut-être à éclairer un point de cette importante question.

S'il était en effet démontré qu'il ne se produit de vibrions dans le pus sécrété autour du gland, que lorsque cette suppuration est d'origine syphilitique, si l'élément vénérien était nécessaire dans cette circonstance au développement de ces animalcules, leur présence offrirait un moyen de diagnostic précieux qu'il ne faudrait certainement pas négliger.

Avant tout il fallait rechercher si l'existence des vibrions ne tenait pas au lieu où se fait la

suppuration, plutôt qu'à la nature même du pus. On sait en effet que la matière sébacée, que sécrètent les follicules situés à la base du gland, donne aux écoulemens de cette partie des propriétés particulières caractérisées surtout par une odeur âcre et repoussante; ne serait-ce pas le mélange de cette humeur avec le pus qui favoriserait la production des animalcules, et ne trouverait-on pas de ces vibrions dans la matière sébacée même à l'état normal?

J'ai soumis au microscope cette matière prise chez des individus non vénériens, et je n'y ai pas trouvé d'animalcules; mais afin de favoriser autant que possible leur développement, je me suis déterminé à exciter sur le gland d'un individu sain, et n'ayant jamais eu d'affection syphilitique, une suppuration artificielle, si je puis dire ainsi, au moyen d'un vésicatoire; un petit emplâtre vésicant a donc été appliqué dans la gouttière située à la base du gland, au lieu où siégent de préférence les chancres; la vésicule étant formée, l'épithelium a été enlevé, et une suppuration assez abondante s'est établie pendant huit jours sans le secours d'aucune pommade excitante; il existait donc là une blennorrhée, et même une ulcération, qui ne se distinguait d'un véritable chancre que par ses bords unis et non

taillés à pic; cette plaie était d'ailleurs presque sans douleur; le pus a été examiné tous les jours avec le plus grand soin, et jamais il ne m'a été possible d'y découvrir aucune trace d'animalcules; il se composait de globules comme le pus ordinaire, et pas un seul vibrion ne s'est montré nageant dans le liquide où étaient suspendus ces globules; ce pus ne différait pourtant de celui des chancres ni par le lieu d'où il provenait, ni par ses propriétés physiques apparentes; il n'en différait que par la cause qui avait produit l'ulcération; en un mot, il était privé de l'élément syphilitique : aussi quelques lotions d'eau blanche ont-elles suffi pour déterminer promptement la cicatrisation de la petite plaie. Ne serait-on pas, d'après cela, moins disposé maintenant à se moquer de l'opinion de feu Cullerier, qui croyait à l'existence d'animalcules particuliers dans les ulcères syphilitiques?

Pour savoir si les animalcules pouvaient se propager sur un autre point du corps que le gland, du pus de chancre, dans lequel on avait constaté la présence des vibrions, a été inoculé sur la cuisse du malade qui avait fourni le pus; le surlendemain il existait une pustule remplie d'un liquide séro-purulent contenant une grande quantité des mêmes vibrions; à la pustule a suc-

cédé une ulcération dont on a arrêté les progrès par la cautérisation. Il est donc évident, d'après cette expérience, que les vibrions dont il s'agit peuvent se propager ailleurs que sur le gland.

Je n'ai pas poursuivi ces expériences (et je profite de l'occasion pour le dire), parce que je suis loin de les regarder comme tout-à-fait innocentes et légitimes; ainsi, dans le cas qui vient d'être rapporté, l'inoculation a déterminé un abcès douloureux et assez considérable, accompagné de fièvre pendant deux jours; mais indépendamment de cet accident particulier qui survient très-rarement, peut-on affirmer qu'il n'y ait aucun inconvénient à multiplier les points d'infection sur le corps, et tout est-il fini quand on a arrêté la marche de l'ulcération par la cautérisation? C'est aux hommes instruits et consciencieux qui pratiquent chaque jour ces expériences dans les hôpitaux, à résoudre cette grave question; quant à moi, tout ce qui tient à l'infection syphilitique me paraît encore environné de trop d'obscurité pour me livrer sans scrupule à ce genre d'investigation.

Il est un point très-délicat dans la question de la syphilis et que l'on craint de toucher, surtout depuis qu'un médecin connu par la sévérité de ses principes et par sa probité, en même temps

que par l'indépendance de ses opinions, a, dans un ouvrage récent et déjà fameux, poursuivi de toute la verve de son indignation les hommes qui se sont occupés des moyens prophylactiques de cette maladie; c'est pourtant un devoir pour les médecins qui ne partagent pas les opinions de M. Parent Duchatelet, de le dire hautement; comment concevoir en effet cette espèce d'inconséquence de la part d'un homme éclairé, qui ne se lasse pas d'admirer tout ce qui a été fait depuis trente ans par les magistrats les plus honorables pour diminuer les ravages de cette affreuse maladie, qui se flatte même de la voir extirper un jour de notre sol par les soins que l'on prend de la cerner, et qui en même temps condamne comme immorales toutes les tentatives, toutes les recherches entreprises dans le but de neutraliser le virus syphilitique et de s'opposer à l'infection? Que M. Parent dénonce les charlatans qui font une honteuse spéculation de ces moyens, qu'il flétrisse les hommes immoraux qui ne voient dans les méthodes prophylactiques qu'une libre carrière donnée au libertinage, rien de mieux; mais c'est à notre sens une manière étroite et peu philosophique de considérer ce grave sujet; ce n'est pas que nous ayons à traiter ici cette question d'une manière générale,

nous ne la toucherons qu'en passant, mais nous sentons le besoin de nous défendre contre de mauvaises interprétations ; pour cela il nous suffira de rappeler que le premier devoir des hommes en général, et des médecins en particulier, est de soulager et de combattre les misères humaines sans s'inquiéter de leur origine; il ne faut pas oublier non plus que le danger n'arrête personne, que les souffrances et les infirmités ne rendent les hommes ni meilleurs ni plus sages, et que la dégradation physique ne fait ordinairement qu'ajouter à la dégradation morale. Il serait suivant nous très-fâcheux que des médecins et des magistrats consciencieux se laissassent intimider par l'anathème lancé par l'auteur de l'*Histoire de la Prostitution dans Paris* contre tous ceux qui tenteraient d'arrêter la contagion de la syphilis dans sa source même.

Dans le but de découvrir le rôle que jouent les animalcules décrits plus haut dans la propagation et le développement de la maladie, nous avons inoculé du pus de chancre préalablement mêlé à de l'eau contenant un huitième environ de vinaigre ordinaire; les vibrions périssent à l'instant dans cette eau acidulée. Chez un individu l'inoculation a été pratiquée sur la cuisse droite avec du pus de chancre pur, et sur la

cuisse gauche avec du pus délayé dans un peu d'eau vinaigrée; deux jours après il existait une pustule à droite que l'on a arrêtée par la cautérisation, et l'inoculation n'a rien produit à gauche; sur un autre individu affecté de chancres, le même dont l'inoculation a été suivie une première fois d'un phlegmon, du pus contenant un grand nombre de vibrions a été introduit sous l'épiderme après avoir été mélangé avec un peu d'eau acidulée; il n'en est résulté ni pustule ni ulcération. Chez un troisième l'inoculation a réussi des deux côtés, aussi bien avec le pus étendu d'eau vinaigrée qu'avec le pus pur; trois autres expériences ont été nulles des deux côtés.

Nous ne conclurons pas de là qu'il suffirait de tuer les vibrions existans dans le pus des chancres pour neutraliser le virus de ce pus. Il n'est pas démontré que ce soit à l'action de l'acide sur les vibrions qu'il faille nécessairement attribuer la neutralisation du virus; l'acide seul peut agir sur les autres élémens du pus de manière à détruire ses propriétés contagieuses, mais nos expériences sont trop peu nombreuses pour que nous poursuivions plus loin ces réflexions; nous n'attribuons pas d'ailleurs au vinaigre une vertu particulière; il y a probablement beaucoup de sub-

stance et d'agens chimiques capables de produire un effet plus énergique et sur lesquels on pourrait faire d'utiles expériences; il ne serait sans doute pas aussi difficile qu'on le pense d'arriver à un résultat satisfaisant; c'est aux médecins placés à la tête des hôpitaux spéciaux et peut-être aussi aux magistrats chargés de la police, à s'occuper de cette grave question et à compléter l'œuvre si habilement entreprise par des hommes honorables que l'on ne saurait craindre d'imiter.

TROISIÈME SECTION.

§ Ier.

Examen du mucus vaginal à l'état normal, et des différentes espèces d'écoulemens vaginaux.

Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit précédemment de la blennorrhagie urétrale de la femme, la matière de l'écoulement ne différant pas, non plus que chez l'homme, du pus ordinaire; je traiterai au contraire avec détail des produits de l'inflammation du vagin et des différentes formes de leucorrhée. Mais l'étude des mucus en général est encore si peu avancée, que je crois devoir commencer par l'analyse de celui du vagin à l'état normal.

La membrane muqueuse vaginale est habituellement lubrifiée par une couche de mucus qui entretient l'humidité de cette partie : ce mucus a des propriétés particulières qui le distinguent des autres humeurs de l'économie et qui méritent une observation spéciale.

Lorsqu'il est pur, qu'il n'est pas mêlé à une grande proportion des mucosités utérines, ce mucus est acide; cette acidité n'est pas très-forte dans l'état normal, mais elle est constante; elle peut devenir très-prononcée, comme nous le verrons par la suite; ordinairement ce mucus n'est pas assez abondant pour qu'il soit facile de le recueillir et d'étudier toutes ses propriétés; mais chez les femmes enceintes la sécrétion vaginale devient souvent plus considérable, sans que la membrane muqueuse du vagin soit réellement enflammée, et sans que les caractères du mucus offrent d'altération; on peut alors recueillir des quantités suffisantes de ce mucus, et l'on voit qu'il est d'un blanc mat, épais, crémeux, non filant entre les doigts, et qu'il rougit le papier bleu de tournesol plus fortement que ne le fait la couche de mucus qui enduit le vagin dans l'état ordinaire.

Soumis à l'inspection microscopique, il paraît entièrement composé, non pas de globules mu-

queux, comme beaucoup d'autres produits des muqueuses, mais de petits corps ovalaires (*fig.* 2, A) quatre ou cinq fois plus gros qu'un globule muqueux; ils ont de 4 à 5 centièmes de millimètre dans leur grand diamètre; ils présentent l'aspect de pellicules, de petites écailles détachées de la membrane muqueuse; peut-être ne sont-ils en effet que les débris de la désorganisation normale et quotidienne de l'epithelium, comme le dit M. Raspail, en parlant du mucus en général; chaque petite écaille semble percée à son centre d'un trou qui pourrait correspondre à l'orifice des follicules. Leeuwenhoeck parle de ce mucus dans l'une de ses lettres, p. 153, édit. in-4° de 1722. «... *In priori parte membri genitalis parum substantiæ albæ contemplabar situm, quam substantiam exinde desumens, atque contemplans, hanc albedinem duntaxat ex immensa copia squamularum quibus vagina matricis intrinsecus consita est, causari sive oriri comperiebam; quæ squamulæ in pellucido ac tenui humoræ dispersæ jacebant..,* » Et à la page 155 : « *Nullum omnino semen animadvertere potui, at immensum quidem squamarum numerum quibus vagina intrinsecus, procul omni dubio, instructa fuit et quæ suprema intrinsecus cuticulam vaginæ constituerunt, quarum squama-*

rum multa in coeundo detritæ fuerunt.....»

Enfin ce mucus dans cet état ne contient jamais d'animalcule d'aucune espèce, mais il est susceptible de plusieurs altérations notables.

D'abord son acidité devient beaucoup plus sensible lorsque la membrane vaginale est irritée et enflammée; dans ce cas il rougit le papier bleu de tournesol comme le ferait du vinaigre; ses caractères microscopiques ne changent pas encore, mais dans certains écoulemens vaginaux chroniques, la sécrétion devient si abondante qu'il est possible de recueillir plusieurs grammes de ce liquide. J'ai voulu déterminer la nature de l'acide contenu dans ce mucus, mais cette opération, toute simple qu'elle est, n'est pas très-facile ni surtout très-concluante; après avoir étendu une suffisante quantité de mucus d'eau pure, j'ai introduit le tout dans une petite cornue, et j'ai distillé lentement à un feu très-faible; dans quelques cas la liqueur évaporée, limpide et transparente, a donné avec le nitrate d'argent un léger précipité floconneux, insoluble dans l'acide nitrique et soluble dans l'ammoniaque; il faudrait donc attribuer l'acidité du mucus vaginal à la présence de l'acide hydrochlorique; mais je n'ai pas obtenu le même résultat dans toutes les expériences; le nitrate d'argent n'a eu, dans

plusieurs cas, aucune action sur le liquide obtenu par la distillation. Il est probable que le mucus vaginal contient de l'acide acétique, mais il est difficile de s'assurer de la présence de cet acide sur de petites quantités de matière.

Indépendamment de son degré d'acidité, le mucus vaginal peut être altéré dans sa composition; ainsi l'inflammation du vagin peut aller au point de déterminer une sécrétion purulente comme dans toutes les membranes muqueuses même sans ulcération ; dans ce cas le mélange du pus ne change pas toujours assez l'aspect physique du mucus pour permettre d'apprécier l'altération à la simple vue, d'autant plus que les caractères extérieurs de cette humeur, qui est, comme nous l'avons dit, blanche, crémeuse, ne diffèrent pas beaucoup de ceux du pus ordinaire. Les auteurs et les praticiens les plus expérimentés ne donnent pas de caractères positifs pour reconnaître si la sécrétion vaginale est simplement augmentée, ou bien si elle est de nature purulente.

Il est facile de faire cette distinction à l'aide de procédés très-simples ; lorsque le mucus vaginal n'a subi de modification que dans sa quantité et nullement dans sa nature, comme on le voit dans la leucorrhée vaginale et chez beaucoup de

femmes enceintes très-saines d'ailleurs, le microscope ne fait pas découvrir autre chose que les petites pellicules que j'ai décrites et figurées (*fig.* 2, A); le pus se reconnaît au contraire à ses globules particuliers nageant dans le liquide en même temps que les pellicules (Voy. *fig.* 2, B). En outre le mucus vaginal pur ne se prend pas en masse filante et visqueuse quand on le traite par l'ammoniaque, tandis qu'une petite quantité de pus lui donne immanquablement ce caractère.

La quantité de pus mêlée au mucus peut être telle que le mucus en perde ses propriétés acides; le pus étant alcalin, neutralise l'acidité du mucus quand il domine dans ce liquide.

S'il existe des chancres à la vulve ou dans le vagin, alors on rencontre le plus ordinairement dans la matière purulente des vibrions semblables à ceux que j'ai décrits dans le pus des chancres du gland; cette circonstance a particulièrement frappé mon attention et m'a fait attacher plus d'importance à l'existence de ces animalcules; n'est-ce pas en effet une coïncidence remarquable, que la présence de petits vers semblables dans des cas analogues chez l'homme et chez la femme? Si ces petits êtres ne jouent pas un rôle essentiel dans l'affection syphilitique, dans le développement et la transmission de cette ma-

ladie, il faut au moins convenir, ainsi que je l'ai dit, que cet état pathologique est éminemment favorable à leur production, et par conséquent il peut être utile de les prendre en considération pour le diagnostic. Il est presque inutile d'observer qu'il faut les chercher avant d'avoir fait pratiquer des injections aux malades ou d'avoir cautérisé les parties.

§ II.

Des animalcules du vagin désignés sous le nom de trico-monas vaginale.

J'arrive à la dernière modification de la sécrétion vaginale, que je me propose de faire connaître dans ce Mémoire; cette modification est la plus singulière et la plus curieuse; il s'agit de l'animalcule nouveau que j'ai découvert dans cette humeur et qui y séjourne très-souvent en innombrable quantité. On ne le trouve jamais dans le mucus vaginal pur; le mélange de la matière purulente est nécessaire à son existence. J'ai déjà dit quelques mots de cette nouvelle espèce d'infusoire auquel j'ai donné le nom de *trico-monas vaginale*, mais elle mérite une description plus détaillée dans ce travail.

Voici quels sont les caractères de cet animal-

cule : sa grosseur varie de $^1/_{120}$ à $^1/_{50}$ de millimètre de diamètre; son corps est souvent rond, mais il prend diverses formes, et le plus ordinairement il est elliptique; dans ce cas il a l'aspect d'un ovale légèrement terminé en pointe à ses deux extrémités (voy. *fig.* 3, a, b, c, d, e, f, etc.). A la première inspection microscopique, on ne le distingue des globules purulens sphériques au milieu desquels il est plongé qu'à cet allongement de son corps; il est d'autant plus facile de le confondre avec les globules de pus, que cet animalcule se déplace rarement, que les mouvemens dont il est doué existent surtout dans des appendices fort ténus qui échappent d'abord à la vue, et que l'organisation de son corps ne paraît pas différer beaucoup de celle des globules purulens eux-mêmes.

Dans quelques circonstances on est assez heureux pour voir ces animaux marcher, se porter de côté et d'autres et se distinguer ainsi des globules à la première vue; alors il n'est pas possible que les yeux n'en soient pas frappés du premier coup; c'est dans des cas semblables que j'ai pu voir leur corps s'allonger à peu près comme celui des sangsues, s'avancer par un procédé de locomation analogue à celui de ces vers, en fixant l'extrémité postérieure de leur

corps et en portant l'antérieure en avant; je ne dis pas néanmoins qu'ils se servent d'une ventouse; comme les sangsues, ils paraissent plutôt se fixer au moyen d'une matière visqueuse qu'ils possèdent en arrière et que l'on voit s'allonger en forme de queue (voy. *fig.* 3, b); mais cet appendice filiforme est bien différent d'un autre appendice plus important, existant à l'extrémité inférieure, et dont je parlerai tout à l'heure; d'abord cette espèce de queue, ou plutôt cette traînée de substance filante, ne se voit que dans certains mouvemens de l'animal; elle ne s'aperçoit pas quand il reste en repos, ainsi que cela lui arrive le plus souvent; à la place de la queue le corps se termine ordinairement par quelques inégalités d'une forme indéterminée, dont l'animal paraît se servir pour s'accrocher aux corps environnans (*fig.* 3, c).

Souvent on les voit seuls, mais plus souvent encore ils sont réunis en groupes (voy. *fig.* 3, e) de deux, de trois, de quatre, de six et même d'un plus grand nombre encore d'individus; en sorte que lorsque l'on a l'habitude de les observer, on reconnaît à l'instant ces petites masses qui se distinguent au milieu des globules, même avant d'avoir pu constater leurs appendices et les mouvemens; ainsi groupés, ces animalcules

se tiennent ensemble par leur partie postérieure; l'extrémité antérieure est libre et agit comme nous le dirons tout à l'heure; ils sont si bien unis ensemble, que les courans du liquide dans lequel ils sont plongés les emportent sans les séparer.

La matière de certains écoulemens est assez pure quelquefois pour permettre de voir les tricomonas d'une manière bien nette dans les espaces qui restent libres au milieu des globules; le contour de leur corps est bien terminé, et ils sont très-faciles à dessiner; dans beaucoup de cas au contraire, outre les pellicules et les globules purulens, la matière contient une multitude de petites parcelles, une espèce de poussière qui trouble la transparence du liquide et donne quelque chose de vague à tout ce qu'elle contient; dans ce cas le corps des animalcules se distingue moins bien au milieu des globules; il a quelque chose d'indéterminé; sa surface est comme tomenteuse (voy. *fig.* 3, g), d'autant plus que les grains de cette espèce de poussière dont je parle s'attachent aux différentes parties de son corps; souvent alors il traîne après lui une sorte de fouilli, si je puis dire ainsi, qui semble faire partie de lui-même; ses pattes et sa trompe, ou plutôt ses appendices, que nous allons

bientôt décrire, et qui ne sont ni des pattes ni une trompe, en sont embarrassés; enfin dans ce cas il existe parfois des vibrions en même temps que les trico-monas.

Le corps de ces petits êtres est transparent et n'offre pas à l'intérieur un organe appréciable et constant; on n'aperçoit que des points noirs disposés irrégulièrement, et dont quelques uns sont souvent plus prononcés et plus gros que les autres; ces points se détachent par leur nuance plus foncée sur la teinte grisâtre du reste de l'animal.

Je n'ai parlé jusqu'à présent que de ce que l'on découvre presque au premier coup d'œil; les autres parties de l'animal demandent une plus grande attention, un objectif assez fort et une lumière convenable; lorsque l'on examine avec un grossissement de 250 à 300 fois, en se servant d'une lampe, si le jour est sombre, on ne tarde pas à reconnaître que l'animal est muni à son extrémité antérieure d'un long appendice filiforme, extrêmement ténu, qu'il agite avec force et en tous sens, et qui paraît lui servir tant à toucher les objets qu'à chasser vers un point de son corps où il existe probablement une cavité, le liquide et les parcelles servant à sa nourriture; cet appendice a une longueur à peu près double de celle

du corps; il est simple ordinairement, mais pourtant je l'ai vu quelquefois bifurqué (voy. *fig.* 3, h); cette disposition est rare; ces mouvemens rapides et saccadés rappellent ceux de la mèche d'un fouet que l'on fait claquer, aussi cet appendice mérite-t-il le nom de flagelliforme. Au-dessous de cet appendice et d'un seul côté, le corps de l'animal est légèrement tronqué ou déprimé; en ce point existent d'autres petits appendices, beaucoup plus courts, plus difficiles à apercevoir (voy. *fig.* 3, a, b, c, d, etc.), ce sont des espèces de cils au nombre de trois, de quatre ou de cinq, je ne puis le préciser exactement; ils sont doués d'un mouvement de rotation très-rapide, à peu près comme les cils de rotifères; on les prendrait d'abord pour de petites pattes s'agitant en tous sens, mais ils font évidemment l'office d'espèces de mâchoires destinées à saisir les parcelles nutritives, à repousser les trop grosses qui se présentent, et à laisser passer les autres dans une cavité que du reste je n'ai pas pu apercevoir; c'est vers ce point, au milieu de ces cils, que les mouvemens de l'appendice flagelliforme ramènent les petites particules suspendues dans le liquide.

Il ne peut maintenant rester aucun doute ni sur l'existence de ces animalcules ni sur leur conformation; je les ai fait voir à un grand nom-

bre de médecins et de naturalistes, qui tous ont été d'accord avec moi sur leur manière d'être ; je les ai d'abord soumis à l'observation de M. Dujardin qui en a fait un dessin conforme aux miens ; MM. Magendie, Serres, Geoffroy Saint-Hilaire fils, Richard, Turpin, Breschet, Audouin, Milne Edwards, Peltier, Cullerier, Ricord, Robert, Hervez, Velpeau, et beaucoup d'autres médecins ont bien voulu constater la présence de cet animalcule dans le liquide où je l'ai découvert. Je les ai nommés trico-monas, suivant l'avis de M. Dujardin qui leur trouve de l'analogie par leur appendice flagelliforme avec les *monas*, et par leurs cils avec les *tricodes ;* ils diffèrent des uns et des autres par la réunion de ces deux organes, et aussi par l'aspect de leur corps et leur manière d'être ; ils forment vraiment une espèce particulière d'infusoires qui mérite le nom de *vaginale*, puisque c'est seulement dans le vagin qu'ils ont été jusqu'à présent rencontrés.

Maintenant, quelles sont les conditions pathologiques dans lesquelles ces animalcules se développent ? De nombreuses observations nous permettent, je crois, de répondre à cette question.

D'abord le mucus vaginal à l'état normal n'en présente jamais ; le mélange de la matière purulente est, ainsi que je l'ai dit, nécessaire à leur dé-

veloppement; mais toute espèce de pus ne paraît pas propre à leur donner naissance; il faut donc passer en revue les différentes sortes d'écoulemens dont les organes que nous étudions peuvent être le siége. L'écoulement peut provenir de l'urètre, de la vulve, du vagin ou de l'utérus; je n'ai plus à m'occuper en ce moment de la blennorrhagie urétrale dont le pus ne m'a rien offert de particulier, et sur laquelle je ne reviendrai qu'à propos du traitement; quant à l'écoulement utérin, je n'y suis point encore arrivé, et j'en parlerai plus loin. Il nous reste donc à examiner les divers écoulemens du vagin seulement. L'écoulement peut dépendre d'une cause syphilitique ou d'une inflammation ordinaire et non spécifique. Dans le premier cas, la maladie peut consister en des chancres le plus ordinairement situés à la vulve, et j'ai dit qu'alors le pus contenait des vibrions comme chez l'homme dans les circonstances analogues; je n'ai rien à ajouter pour le moment à ce fait, si ce n'est que l'on ne trouve pas en même temps de trico-monas dans ce pus quand les chancres existent seuls; ou bien la maladie peut consister en une blennorrhagie vaginale, ou comme on le dit plus communément aujourd'hui, en une vaginite; mais toutes les vaginites n'ont pas la même origine, et les écoulemens auxquels el-

les donnent lieu, ne sont pas non plus de la même nature.

La sécrétion de la membrane muqueuse vaginale peut être augmentée au point de fournir un écoulement abondant sans autre cause qu'une congestion de cette partie, comme cela se voit dans la leucorrhée vaginale, le catarrhe vaginal, et chez quelques femmes enceintes parfaitement saines d'ailleurs; il serait donc important pour le diagnostic et souvent même pour des intérêts plus chers que ceux de la santé, de pouvoir distinguer ces derniers écoulemens de la blennorrhagie véritable ou vaginite communiquée. Il est souvent fort difficile d'arriver à cette distinction, surtout quand l'écoulement est ancien et chronique; les praticiens les plus exercés ne dissimulent pas leur embarras à cet égard; voici comment s'exprime M. Ricord sur ce point dans l'un de ses Mémoires : « Nous devons donc conclure de tout ce qui précède, qu'à moins de l'existence actuelle de symptômes consécutifs, qu'il faudra encore bien déterminer, on reste sous le rapport du diagnostic, dans la plus grande incertitude, ne pouvant de bonne foi reconnaître que l'altération matérielle des parties et de leurs sécrétions, sans pouvoir rien deviner de la nature intime de la maladie ou de son essence, si l'on peut s'exprimer ainsi, et

se trouvant réduit à constater l'urétrite, la vaginite ou le catarrhe utérin, sans pouvoir rien dire de plus, car au-delà tout n'est que probabilité et souvent erreur. » L'observation microscopique va nous permettre d'aller plus loin au moins dans quelques cas.

Dans la blennorrhagie, l'écoulement est toujours de nature purulente, c'est-à-dire qu'une certaine quantité de pus est mêlée au mucus propre du vagin; ce mucus ayant une composition caractéristique (*fig.* 2, A), il suffit de le soumettre à l'examen microscopique ponr s'assurer s'il est pur ou s'il contient du pus; le pus se distingue par ses globules qu'il est impossible de confondre avec les particules du mucus (*fig.* 2, B); en outre l'ammoniaque donne au mucus une consistance glaireuse et filante, lorsqu'il contient du pus, ce qui n'a point lieu dans le cas contraire.

Dans la vaginite simple, c'est-à-dire dans la congestion vaginale, avec écoulement plus ou moins abondant de matière muqueuse, la sécrétion du mucus est ordinairement seulement augmentée, sans que ce mucus soit lui-même altéré ni mêlé de pus; il conserve ses propriétés déjà définies et indiquées dans la *fig.* 2, A.

Mais je ne veux pas dire que dans aucun cas de vaginite simple ou non communiquée, l'in-

flammation de la muqueuse ne puisse jamais aller au point de sécréter du pus, et que le seul fait à établir pour distinguer une vaginite blennorrhagique, d'un simple écoulement déterminé par une inflammation ordinaire, soit de constater la présence du pus; il est incontestable qu'une cause mécanique telle que le contact d'un pessaire, qu'une injection irritante ou même une disposition interne, tout-à-fait indépendante de la blennorrhagie, peuvent irriter le vagin et y déterminer une inflammation et une véritable suppuration; la muqueuse vaginale ne diffère pas sous ce rapport des autres membranes analogues qui suppurent comme on le sait bien maintenant, sans même être ulcérées. Je me borne à dire que dans la vaginite blennorrhagique, j'ai toujours trouvé du pus dans la matière de l'écoulement, tandis que l'on voit journellement des vaginites simples et des catarrhes chroniques du vagin, dans lesquels la sécrétion est seulement augmentée sans altération ni mélange du mucus; il y a donc un certain nombre de cas dans lesquels il est très-facile de s'assurer si l'écoulement vaginal est blennorrhagique, ou s'il est dû à une phlegmasie ordinaire et non spécifique. Un écoulement de mucus vaginal, non purulent, quelque abondant qu'il soit, n'a pas d'origine suspecte; c'est un

simple écoulement catarrhal, analogue au catarrhe utérin, dont il diffère essentiellement toutefois, par la nature du produit, comme je le montrerai plus loin; c'est la leucorrhée vaginale qu'il faut bien distinguer de la leucorrhée utérine avec laquelle on la confond ordinairement, faute de caractères précis pour les reconnaître l'une et l'autre; je donnerai tout à l'heure des moyens qui ne permettront plus de faire cette confusion.

Il suit de ce qui précède qu'il ne reste plus de difficulté que relativement aux écoulemens de nature purulente, pour savoir quand ils dépendent d'une cause spécifique, ou bien quand ils sont dus à une inflammation ordinaire de la muqueuse vaginale.

Nous allons trouver de nouvelles lumières à ce sujet dans un autre caractère tiré de la présence du singulier animalcule dont j'ai signalé l'existence dans la matière de certains écoulemens; voici du moins ce qui résulte de mes observations : sur vingt-quatre femmes affectées de vaginite blennorrhagique non douteuse, et dont près de la moitié portaient même à la fois d'autres symptômes syphilitiques tels que chancres, bubons, pustules muqueuses, végétations, etc., dix-neuf présentaient un nombre considérable de trico-monas dans la matière purulente de leur

écoulement; je ne me suis pas assuré si les cinq autres, chez lesquelles je n'ai pas rencontré ces animalcules, n'avaient pas fait des injections capables de les détruire.

Il est vrai que les signes sur lesquels je me suis fondé pour déterminer la nature de l'écoulement pourraient fournir matière à contestation, puisque c'est précisément là ce qu'il s'agit de prouver; mais indépendamment des aveux des malades elles-mêmes, qui dans un bon nombre de cas ne pouvaient pas laisser de doute, on sent bien que j'ai dû m'attacher de préférence aux faits les plus tranchés.Onze de ces malades, indépendamment de la rougeur de la muqueuse vaginale, et de l'écoulement purulent, avaient des altérations du col à divers degrés, depuis la tuméfaction, la rougeur, l'érosion, jusqu'à des ulcérations granulées; chez les autres malades la phlegmasie vaginale n'était accompagnée que d'un écoulement puriforme plus ou moins verdâtre sans altération du col utérin, ou du moins, pour plusieurs, sans que l'état de cette partie ait été noté.

Maintenant il faudrait pour la contre-épreuve de ces observations, avoir examiné des cas d'écoulemens purulens d'origine certaine et non suspecte, par exemple à la suite d'une phlegmasie déterminée par la présence d'un pessaire, ou par

une injection irritante, ou bien chez une femme à l'abri de tout soupçon, pour s'assurer si la matière de semblables écoulemens qui ne diffère des premiers que par l'absence d'un principe spécifique est impropre au développement des animalcules en question. Mais j'avoue que j'ai manqué d'occasion pour faire une semblable expérience, et l'on sent en effet qu'elles ne doivent pas se présenter facilement.

C'est donc avec une extrême réserve que j'émets l'opinion, qu'il ne se produit de tricomonas que dans la matière des écoulemens syphilitiques et que ces animalcules sont caractéristiques de la blennorrhagie vaginale; je dois même convenir que dans un cas de vaginite purulente chronique considéré comme tout-à-fait étranger à l'affection vénérienne par M. Hervez de Chégouin, j'ai trouvé des trico-monas dans la matière de l'écoulement; quoiqu'il soit toujours fort délicat d'affirmer que la cause syphilitique n'existe pas, l'opinion d'un médecin aussi distingué que M. Hervez a beaucoup de poids.

Mais ce que je puis affirmer, c'est qu'on ne rencontre ces animalcules que dans la vaginite purulente et qu'ils ne manquent presque jamais lorsqu'il existe en même temps une vaginite purulente et une ulcération du col de la matrice plus ou

moins légère ; nous verrons plus loin qu'il ne se développe pas d'animalcules dans cette dernière affection lorsqu'elle ne s'accompagne pas d'un écoulement vaginal purulent. Quant aux écoulemens purement muqueux, tels que ceux que l'on voit survenir chez quelques femmes pendant la grossesse (je choisis ces écoulemens pour types, quoiqu'ils se montrent dans d'autres circonstances), et dans lesquels on ne trouve ni pus, ni animalcules, je n'hésite pas à dire qu'ils ne sont nullement vénériens et qu'ils sont dus à une congestion purement catarrhale ; on doit donc diviser les écoulemens vaginaux en écoulemens simples dépendant d'une phlegmasie ordinaire et non spéciale ; c'est comme je l'ai dit le catarrhe ou la leucorrhée vaginale qui serait encore convenablement appelée vaginite muqueuse ; on rencontre fréquemment cette forme de leucorrhée, et j'en ai recueilli une dixaine d'observations ; une deuxième espèce de vaginite mérite le nom de vaginite purulente parce que le pus se trouve mêlé au mucus naturel du vagin ; une certaine habitude peut quelquefois permettre de distinguer la matiere purulente quand elle est assez abondante, mais il faut l'examen microscopique et la réaction de l'ammoniaque pour prononcer positivement.

La vaginite purulente est très souvent blennorrhagique, et alors la matière de l'écoulement contient ordinairement des trico-monas; lorsqu'elle n'a pas pour cause une infection vénérienne, je suis porté à croire qu'il ne se développe pas de ces animalcules, mais je ne l'affirme pas faute d'observations suffisantes à cet égard.

On n'a pas oublié que le mucus vaginal, légèrement acide à l'état ordinaire, acquiert une acidité prononcée lorsqu'il existe une surexcitation sécrétoire ou une vaginite; c'est au milieu de ce mucus, lorsqu'il est en même temps purulent, que se développent les animalcules dans les circonstances que j'ai indiquées. Ne peut-on pas raisonnablement supposer qu'un liquide âcre de cette nature, dans lequel vivent souvent des myriades d'animalcules, n'est pas sans action sur le col utérin constamment baigné par ce liquide? Chez une femme affectée de vaginite rebelle avec une ulcération du col plus ou moins forte, n'est-il pas difficile de croire que la matière fortement acide de l'écoulement amassée au fond du vagin, et dans laquelle le col de l'utérus est comme macéré, n'agisse pas défavorablement sur cette partie, et les animalcules eux-mêmes ne sont-ils pas une des causes des picotemens et des démangeaisons qu'éprouvent certaines femmes en pareil cas?

Quoi qu'il en soit, il ne peut y avoir que de l'avantage à modifier la sécrétion si fortement acide du vagin enflammé, et à détruire des animalcules dont la présence est un objet de dégoût s'ils ne sont pas malfaisans; c'est dans ce but que j'ai fait pratiquer des injections alcalines afin de neutraliser l'excès d'acide du mucus vaginal, et pour détruire en même temps tous les trico-monas; quelques femmes se sont bien trouvées de ces injections; d'autres n'en ont éprouvé aucun effet, mais chez aucune les animalcules n'ont résisté à ce moyen.

Il est curieux de remarquer la singulière tendance qu'ont les animalcules dont il a été question dans ce Mémoire, à se développer dans la matière des suppurations d'origine vénérienne; mais pour les vibrions en particulier, il y a cette circonstance digne d'une attention particulière, que c'est seulement dans le pus du chancre que je les ai jusqu'à présent rencontrés; or le chancre est le symptôme essentiel et primitif de la syphilis; c'est même le seul qui, suivant M. Ricord, puisse être considéré comme absolument caractéristique de cette maladie; le chancre est en même temps la seule forme de l'affection syphilitique que nous puissions reproduire à volonté d'une manière à peu près certaine par l'inoculation.

C'est donc le chancre surtout qui contient l'élément vénérien dans toute sa force et sa pureté, si je puis dire ainsi; c'est lui qui est essentiellement contagieux. Eh bien, n'est-il pas très-remarquable que ce soit aussi dans le chancre seulement et à l'exclusion de tous les autres ulcères même d'origine syphilitique, que pullulent les petits vers dont j'ai parlé? Ils n'existent pas même dans les bubons, ainsi que je l'ai déjà dit.

Et pourtant dans ces derniers temps où il a été fait de nombreuses expériences à l'aide de l'inoculation, on paraît avoir quelquefois réussi à inoculer le pus des bubons; ainsi M. Ricord considère ce pus comme *susceptible de produire un chancre par l'inoculation;* mais ce résultat est loin d'être constant; il est même nié par d'autres praticiens qui ont répété les expériences de M. Ricord; ainsi M. Cullerier a pu *introduire impunément sous l'épiderme et sous l'epithelium le pus formé dans les bubons qui accompagnent les ulcères primitifs ou secondaires;* MM. Gibert et Manec ont également *pratiqué sans succès l'inoculation du pus des ulcères consécutifs et du pus des bubons*,... etc. [1].

M. Ricord explique ces résultats contradictoi-

[1] Manuel des maladies vénériennes, de Gibert.

res, en considérant le bubon comme formé de deux espèces de pus : le pus ganglionnaire situé au centre du ganglion malade, et le pus inflammatoire situé autour du ganglion engorgé; le premier pus serait seul virulent et capable de reproduire le chancre; le second est un pus phlegmoneux ordinaire résultant de l'inflammation du tissu cellulaire environnant le ganglion et sans aucune propriété virulente inoculable; c'est parce que l'on a expérimenté avec ce dernier pus que l'on n'a pas réussi à inoculer le bubon, tandis qu'en allant chercher le pus ganglionnaire plus profondément au centre même du ganglion, l'inoculation, dit M. Ricord, réussit le plus ordinairement comme avec le pus des chancres lui-même.

N'ayant pas été témoin de ces expériences, je ne puis me prononcer sur cette ingénieuse théorie; mais je répète qu'elle n'est pas adoptée par les praticiens en général; toujours est-il qu'ayant été invité par M. Ricord à rechercher les vibrions dans le pus ganglionnaire, je me suis vainement livré à de nombreux examens à ce sujet, et que je n'ai jamais rencontré aucune espèce d'animalcules dans ce pus.

Il résulte de ce qui précède que, dans l'état actuel de la science, le chancre, ce symptôme essen-

tiel et primitif par excellence de la syphilis, peut seul s'inoculer d'une manière certaine par l'application directe du principe spécifique; pour le bubon il y a au moins doute, et pour les autres symptômes tels que les ulcères de différentes parties du corps, les pustules muqueuses, etc., la nature a des procédés particuliers pour les transmettre, qui ne sont pas en notre puissance, ce qui prouve, pour le dire en passant, que l'inoculation n'est pas propre à résoudre toutes les questions théoriques de la syphilis auxquelles on l'applique; ainsi par aucun moyen artificiel on ne parvient à inoculer les pustules muqueuses qui sont regardées aujourd'hui comme constituant un symptôme primitif, et que l'on voit si fréquemment transmises des nourrices aux enfans, *et vice versâ.*

Or, le pus des chancres est encore une fois le seul qui contienne des vibrions; ces petits vers appartiendraient-ils donc au principe spécifique de ce pus, ou bien favoriseraient-ils la contagion en servant de moyen de transport au virus, en l'introduisant profondément dans l'économie? Ce sont des questions qu'il ne m'est point permis de résoudre actuellement.

Quant à l'objection que l'on pourrait tirer contre le rôle des vibrions dans la communication de la maladie, de la nature de ces petits vers

qui ne paraissent pas différer des vibrions décrits par Müller, et qui se produisent dans une foule d'infusions, je ne la trouve pas d'une grande valeur; les vibrions en effet sont de si petits êtres qu'il est difficile de les distinguer entre eux, et d'en classer toutes les espèces; il en existe probablement de nombreuses qui restent confondues par la difficulté d'apercevoir les variétés de l'organisation dans des êtres si simples, et qui n'ont guère plus de $\frac{1}{300}$ de millimètre de diamètre; nous n'avons pas d'autre moyen d'établir des catégories qu'en considérant la nature des liquides dans lesquels ces animalcules se développent et se reproduisent, et sous ce rapport, le lieu dans lequel j'ai rencontré ceux dont il est question dans ce Mémoire, la matière dans laquelle ils vivent leur mérite bien une place particulière.

QUATRIÈME SECTION.

Du mucus utérin.

Une certaine quantité de mucus s'écoule habituellement du col de l'utérus même dans l'état d'intégrité des fonctions de cet organe; lorsque l'on examine à l'aide de speculum le col de la matrice chez une femme parfaitement saine et même chez une fille, on voit un peu de mucosité

entre les lèvres du museau de tanche; ordinairement ce mucus s'échappe en bavant de la cavité, et forme une gouttelette à l'orifice. Cette matière est tenace, filante, difficile à détacher des parties qui la fournissent; ce n'est qu'à l'aide d'un pinceau de charpie, souvent même de pinces, que l'on parvient à moucher, comme on dit, le col de la matrice.

Ce mucus présente une foule d'aspects différens, suivant les circonstances; tantôt il est tout-à-fait clair et transparent; dans ce cas il ressemble entièrement à l'albumine de l'œuf; d'autres fois il est plus ou moins opaque, jaunâtre ou d'un blanc sale; quelques praticiens croient pouvoir reconnaître à ce caractère le mucus fourni par le col et celui qui provient du corps même de l'utérus; mais nous ne nous arrêterons pas à cette distinction. Très-souvent dans les cas de catarrhe chronique de l'utérus, ou dans les cas d'engorgement et d'ulcération du col, la matière dont nous parlons se rapproche plus ou moins du pus, et l'on a coutume de la désigner sous le nom de muco-pus. Elle est, comme on sait, extrêmement abondante dans certains cas; elle forme la matière des écoulemens blancs utérins, de la leucorrhée utérine si fréquente chez un grand nombre de femmes, et qui les fatigue par une perte

énorme de substance. Son odeur est ordinairement fade; elle devient fétide dans quelques circonstances, et ce caractère s'accorde souvent avec une lésion profonde et de mauvaise nature de l'utérus.

Reprenons successivement ces différens états. Dans son état de pureté, chez une femme saine où la sécrétion n'est altérée ni dans sa nature ni dans sa quantité, le mucus utérin est transparent et limpide comme l'albumine de l'œuf. Soumis au microscope, il ne présente absolument qu'une substance homogène sans aucune apparence de globules dans son intérieur; si tous les mucus offraient cet état de pureté, il ne serait pas possible de les confondre avec la matière purulente. Mais ceci nous montre que le mucus dont on parle si souvent d'une manière générale, est loin d'être une substance identique; celui-ci, par exemple, ne ressemble nullement par ses propriétés physiques au mucus sécrété par la membrane muqueuse du vagin; il n'en diffère pas moins, comme je le dirai tout à l'heure, par sa nature chimique; il aurait plutôt de l'analogie avec la synovie qu'avec le mucus vaginal, et il est probable qu'il y a réellement autant d'espèces de mucus, qu'il y a d'organes sécréteurs, c'est-à-dire de membranes muqueuses différentes.

Les cas où l'on trouve le mucus utérin dans cet état de pureté ne sont pas les plus fréquens; le plus souvent, au contraire, il est plus ou moins opaque, et alors, si on l'observe au microscope, on le trouve rempli d'une multitude de globules muqueux ordinaires, de ces globules qui ont tant de ressemblance avec ceux du pus; les globules correspondent toujours aux points opaques qui apparaissent dans le mucus; ainsi quelquefois au milieu d'une goutte parfaitement limpide de cette substance, on ne voit que quelques séries ou quelques paquets de globules, là où précisément il y a un point blanchâtre et opaque (*fig.* 4).

Jamais le mucus utérin ne présente aucune sorte d'animalcules; à l'état de muco-pus, il paraît entièrement composé de globules qu'il est impossible de distinguer de ceux du pus; ils sont seulement liés entre eux, et comme emprisonnés dans une matière visqueuse, qui en fait une masse filante et tenace.

Ces caractères suffisent bien à eux seuls pour distinguer le mucus utérin du mucus vaginal; l'un est, comme nous le voyons, glaireux, filant entre les doigts, et tellement tenace que l'on ne peut qu'avec peine l'arracher du lieu d'où il s'écoule, et qu'il faut le couper pour en séparer une portion; l'autre, au contraire, n'a pas de consis-

tance: il est épais, crémeux, mais jamais filant. Il se recueille facilement à l'aide d'une cuillère simple avec laquelle on plonge dans le vagin; tandis que pour obtenir le mucus utérin, j'ai été obligé de faire faire une pince à cuillères doubles qui, s'appliquant l'une contre l'autre, le saisissent et le divisent. M. Ricord a déjà consigné cette observation sur la différence des mucus du vagin et de l'utérus, dans un de ses Mémoires: « Sur plus de cent femmes, dit-il, nous avons remarqué que les sécrétions utérines simplement muqueuses ou mucoso-purulentes, qui se rencontrent si fréquemment dans les autres affections du vagin ou du col, et que l'on désigne souvent sous le nom de fleurs blanches, ont toujours une consistance glaireuse ou de blanc d'œuf, c'est-à-dire qu'elles sont réunies en flocons, ce qui les distingue de celles du vagin qui ne semblent pas s'agglomérer. »

Mais il est un autre caractère plus tranché encore qui distingue ces deux humeurs: tandis que la sécrétion vaginale est toujours *acide*, le mucus utérin est constamment *alcalin*. Il ne m'est pas encore arrivé une seule fois de rencontrer le mucus venant de l'intérieur du col ou du corps de la matrice, acide ou même neutre; toujours ce mucus ramène au bleu le papier de tournesol

rougi[1]; dans quelques cas cette alcalinité paraît extrêmement prononcée, et le papier rouge plongé dans ce mucus bleuit instantanément comme dans une solution de potasse. Cet excès d'alcalinité du mucus utérin ne dépend-t-il pas d'une altération de la sécrétion, d'un véritable état morbide, et n'en résulte-t-il pas une âcreté de cette humeur capable d'irriter et d'ulcérer même l'épithelium, comme il arrive pour les larmes à l'égard des paupières dans quelques circonstances? Je ne sais, mais on est porté à le croire: au reste, c'est un fait curieux sous le rapport physiologique que cette différence, cette espèce

[1] *Nota.* Ce caractère ne permettra plus de confondre ensemble le mucus vaginal et celui de l'utérus; il eût servi par exemple à trancher une question qui s'est présentée dernièrement à la clinique de M. P. Dubois. Une jeune femme enceinte, pour la première fois, s'est offerte avec le vagin cloisonné par un repli membraneux, de manière à former un cul-de-sac à un pouce environ de la vulve; une très-petite ouverture existait au milieu de cette cloison, et il s'écoulait par ce trou une matière blanchâtre que les uns disaient provenir de l'utérus, les autres de la portion du vagin située au-delà de la cloison, et que d'autres enfin attribuaient à un abcès; la question n'a pu être résolue, l'accouchement s'étant fait d'ailleurs brusquement, et même sans difficulté pendant la nuit. Cette matière examinée par les procédés que j'indique eût été reconnue à l'instant; si elle venait du vagin, elle eût été infailliblement acide, et en outre le microscope eût permis de voir les squammes dont se compose le mucus vaginal; si elle découlait de l'utérus, elle devait être alcaline et avoir une consistance glaireuse; si enfin c'était du pus, elle eût été également alcaline, mais on l'aurait trouvé sans tenacité, et entièrement composée de globules purulens.

d'opposition dans la nature des produits de deux organes si rapprochés l'un de l'autre et presque confondus ensemble. Ainsi la matière sébacée du clitoris et la mucosité urêtrale sont acalines; jusqu'à l'orifice du col utérin, le vagin est fortement acide, surtout quand il est exicité par une cause quelconque, et la matrice, au contraire, ou l'intérieur de son col, sécrétent une humeur alcaline. Comment ne pas songer à la pile galvanique en voyant cette opposition, cette hétérogénéité des organes! la matrice et le vagin ne forment-ils pas un couple, ou bien en sont-ils les pôles? Toujours est-il qu'il y a des manifestations électriques appréciables au galvanomètre que l'on met en communication avec ces deux points positifs et négatifs, comme cela arrive, ainsi que je l'ai démontré, entre l'estomac et le foie, et les autres organes acides et alcalins. Enfin n'est-il pas curieux de se rappeler que le membre viril est alcalin tandis que le vagin est acide! Je ne pousserai pas plus loin ce rapprochement, dont on ne peut pas malheureusement dans l'état actuel de nos connaissances, tirer des conséquences positives sur la manière dont se comporte l'électricité animale et sur le rôle que joue ce fluide dans l'économie.

Je ne présenterai plus qu'une seule considération, avant de quitter ce sujet et de passer au

nouveau mode de traitement que j'ai employé pour la blennorrhagie.

Le mucus utérin neutralise certainement par son alcali une partie de l'acide du mucus vaginal, et réciproquement; c'est peut-être là un effet utile de cette opposition de nature de deux humeurs qui se mêlent continuellement ensemble; c'est un nouvel exemple de la loi de compensation et d'équilibre qui régit les parties et les fonctions des corps organisés. On pourrait dire que le mucus utérin joue, par rapport au mucus vaginal, le même rôle que j'ai attribué à la salive à l'égard du suc gastrique, dont elle sature l'excès d'acide par l'alcali qu'elle contient [1].

Dans un prochain Mémoire dont le travail est terminé, je montrerai l'action des diverses humeurs dont il est parlé dans le travail actuel, et de quelques autres encore de l'économie sur la liqueur spermatique; on verra l'influence remarquable que plusieurs d'entre elles exercent sur les zoospermes, et de là découleront de nouvelles considérations sur quelques unes des causes de la stérilité de la femme et sur les moyens possibles d'y remédier [2].

[1] Voyez mon *Traité de la Salive*.

[2] Il n'est pas inutile de dire que toutes les observations microscopiques consignées dans ce Mémoire ont été faites avec un microscope

CINQUIÈME SECTION.

Du traitement de la blennorrhagie.

Je n'ai que peu de choses à dire sur le traitement de la blennorrhagie; il ne s'agit pas en effet d'un traité *ex professo* sur cette matière, mais d'une simple modification dans la manière d'administrer les remèdes; cette modification pourra être utilement employée comme je l'ai fait chez les individus dont l'estomac ne supporte pas bien les médicamens propres à guérir la blennorrhagie.

Il se présente dans le traitement de cette affection des difficultés de plus d'un genre; tantôt les remèdes les plus habituellement efficaces sont sans action, tantôt ceux qui réussissent le mieux ne peuvent être continués à cause de la susceptibilité des organes. C'est ce qui arrive souvent pour le baume de copahu auquel certains estomacs ne peuvent s'habituer; les premières doses

de M. Ch. Chevallier; je dois prévenir qu'il faut un bon instrument et un grossissement de 250 à 300 fois pour bien voir les appendices des trico-monas. La meilleure manière de faire la prépation est de mettre une goutte de mucus entre deux lames de verre mince. Je préfère beaucoup le verre au micas, sous le rapport de la netteté; les animalcules vivent ainsi quelquefois jusqu'au lendemain.

passent généralement sans difficulté, mais bientôt, indépendamment du dégoût qu'il inspire, l'estomac est fatigué et ne peut supporter plus long-temps ce médicament; on se voit alors forcé de le suspendre au moment où il faudrait insister; le poivre cubèbe, auquel on a souvent recours en pareille circonstance, est rarement aussi efficace, et l'estomac d'ailleurs ne le supporte pas toujours mieux. C'est pour subvenir à cet inconvénient que des praticiens ont imaginé d'administrer le baume de copahu par le rectum en lavement; M. Velpeau est, je crois, le premier qui ait proposé cette méthode[1]; son Mémoire contient une trentaine d'observations et de cas de guérison plus ou moins rapides. D'autres médecins ont eu recours au même moyen, et il est incontestable que ce médicament employé de cette manière, agit souvent aussi bien que par une autre voie. Mais le rectum ne retient que très-difficilement les lavemens de copahu; l'action irritante de cette substance immédiatement appliquée sur l'intestin, excite des contractions expulsives; il faut des précautions

[1] Recherches et Observations sur l'emploi du baume de copahu et du poivre cubèbe administrés par l'anus, contre la blennorrhagie; par Alf. Velpeau. — *Archives générales de Médec.*, tom. XIII, pag. 33. — 1827.

particulières pour faire garder le remède assez long-temps et jusqu'à ce que l'absorption se soit exercée. Une autre difficulté vient de l'ennui qu'éprouvent les malades à se soumettre à cette méthode de traitement, qui ne s'accommode pas avec le secret convenable en pareil cas.

Comme il est beaucoup plus simple d'avaler une dose de copahu, on a cherché les moyens de déguiser ce médicament et de masquer son odeur repoussante ; on l'a solidifié afin de le réduire au plus petit volume possible, on l'a incorporé à différentes substances, on l'a enveloppé dans des capsules de gélatine, et ce dernier procédé vraiment ingénieux rend des services à la pratique.

Mais ces divers moyens ne font disparaître qu'une partie des inconvéniens ; ils évitent aux malades le dégoût du remède, mais ils ne soulagent pas l'estomac, ils ne rendent pas le copahu plus facile à digérer ; aussi n'est-il pas rare de voir les malades avaler la drogue sans répugnance, mais éprouver ensuite une telle fatigue qu'ils ne peuvent pas la continuer sous quelque forme que ce soit ; c'est alors qu'il serait très-avantageux de l'introduire par le rectum, si cet intestin pouvait facilement le conserver et l'absorber.

Dans un cas semblable, ne sachant plus comment employer ce médicament qui produisait l'effet le plus désirable, ayant inutilement essayé de le suppléer par le poivre cubèbe, ne pouvant recourir aux injections pour lesquelles l'urètre était encore trop irrité, le malade ne pouvant plus supporter de nouvelles doses de copahu par l'estomac, et les lavemens n'étant pas gardés, j'eus l'idée de composer des suppositoires dans lesquels le copahu entrait en diverses proportions; le beurre de cacao formait la base de ces suppositoires, et l'on y ajouta un quart de grain d'extrait gommeux d'opium afin de diminuer un peu la contractilité de l'intestin; de cette façon le copahu fut supporté sans aucune difficulté, sans fatigues ni malaises, et l'écoulement fut tari au bout de quelques jours; plus tard je joignis le cubèbe au baume, et je m'en trouvai très-bien.

D'après ce succès, je tentai une série d'expériences sur une vingtaine de malades, dont je joins ici les observations en abrégé.

On conçoit très-bien l'avantage qu'ont les suppositoires sur les lavemens; le baume de copahu et le poivre cubèbe étant intimement unis au beurre de cacao, ne se trouvent pas immédiatement en contact avec l'intestin, ou du moins le

corps gras auquel ils sont amalgamés rend leur action moins irritante; en outre, la quantité d'eau introduite en lavement provoque le besoin d'évacuer, tandis que les suppositoires offrant un petit volume sont très-facilement conservés.

Quelques difficultés se présentèrent dans la manière de faire les suppositoires; pendant les grandes chaleurs de l'été, on parvenait avec peine à leur donner la consistance nécessaire; si la dose de baume était trop forte, les cônes se brisaient en les introduisant dans l'anus, et cependant je ne voulais pas mettre moins d'un demi-gros de copahu dans chaque suppositoire : on y réussit en associant une égale quantité de poivre cubèbe au copahu, et après de nombreux essais faits par M. Blondeau, ce pharmacien, qui a mis la plus grande obligeance à m'aider dans ce travail, a obtenu un succès complet par la formule suivante :

Beurre de cacao..... un gros.
Baume de copahu..... un demi-gros.
Poivre cubèbe..... un demi-gros.
Extrait d'opium..... un quart de grain.
Pour un suppositoire.

Cette composition m'a paru la plus convenable sous tous les rapports; la dose ordinaire est de deux suppositoires par jour; un le matin après

avoir été à la selle et un le soir ; dans quelques cas j'en ai fait prendre trois, mais sans avantage marqué.

Je dois à M. Cullerier d'avoir pu expérimenter sur un certain nombre d'individus à la fois ; ce savant praticien, ami du progrès, m'a permis de prendre des malades à sa consultation, et de me charger de leur traitement.

Ces expériences ont été faites pendant le cours d'août et septembre derniers; les observations auxquelles elles ont donné lieu, forment deux séries : la première comprend les malades dont l'état n'a été qu'amélioré par l'usage des suppositoires, soit à cause de l'insuffisance du traitement, qui n'est pas plus infaillible, administré de cette manière, que par toute autre méthode, soit à cause de l'imperfection des suppositoires qui n'ont pu être confectionnés convenablement dès le début; dans une seconde série, j'ai réuni les cas où la guérison a été complète ou du moins conduite au point où il ne restait plus qu'un léger suintement qui a cédé à quelques injections avec la solution de nitrate d'argent. J'ai simplifié le traitement autant que possible, me bornant à l'emploi des suppositoires et à quelques tisanes émollientes, afin de mieux discerner l'effet du médicament.

J'ajouterai de suite que j'ai employé les suppositoires copaïfères sans succès dans deux cas de blennorrhagie vaginale.

OBSERVATIONS.

PREMIÈRE SÉRIE.

Observations de blennorrhagies améliorées par l'usage des suppositoires, et dont la guérison a été achevée par la potion de Chopart.

Août 1836. — B....., âgé de 20 ans, boulanger, affecté de blennorrhagie depuis trois semaines, n'a fait aucun traitement jusqu'à présent. L'écoulement est abondant, épais, jaune-verdâtre; douleur en urinant et pendant l'érection.

Le 3, il commence l'usage des suppositoires.

Le 5, l'écoulement est notablement diminué; la pression de l'urètre ne fait sortir qu'une seule goutte le matin en s'éveillant; les douleurs sont très-légères en urinant; elles existent encore dans les érections.

Le 7, l'écoulement est presque tari; plus de douleurs. — Les suppositoires composés de baume de copahu et de beurre de cacao seulement étant trop mous, je remplace le beurre par de la cire; ces suppositoires ne fondent pas bien dans le rectum.

Le 8, l'écoulement a augmenté un peu cette nuit; quelques douleurs sont revenues et se font sentir en urinant; sentiment de chaleur dans le canal.

Le 9, même état qu'hier. — Le malade continue les suppositoires composés de cire et de copahu.

Le 10, l'écoulement est revenu au même point où il était au début. — Les suppositoires ont été rendus en morceaux solides; on revient à ceux de cacao.

Le 11, même état qu'hier sous le rapport de l'écoulement, mais les douleurs ont cessé.

Le 12, diminution de l'écoulement; quelques légères douleurs.

Le 13, même état.

Le 22, le malade s'est ennuyé du traitement; il a cessé de venir pendant huit jours, et il a pris le copahu en potion, à la dose d'une cuillerée à café matin et soir; au bout de quatre jours l'écoulement est presque tari; plus de douleurs en urinant, mais les érections font encore souffrir; j'engage le malade à continuer la potion de Chopart, et il ne revient plus.

Août. — G....., âgé de 24 ans, tailleur, entré dans le service de M. Cullerier le 27 juillet, ayant une blennorrhagie depuis quatre jours seule-

ment; écoulement assez abondant, épais, verdâtre; ardeur en urinant; érection douloureuse. Il commence l'usage des suppositoires le 28 juillet, et le continue d'une manière irrégulière jusqu'au 8 août.

Le 8, l'écoulement est réduit à peu de chose; la matière est claire et blanchâtre; plus de douleurs pendant l'émission des urines; la chaleur m'oblige à faire introduire de la cire à la place du beurre de cacao dans le suppositoire.

Le 9, l'écoulement reste stationnaire. — Les suppositoires sont rendus entiers et non fondus.

Le 11, le malade a recommencé hier l'usage des suppositoires au beurre de cacao. Dès aujourd'hui l'écoulement est très-peu sensible.

Le 13, j'essaie de faire prendre des suppositoires sans additions d'opium; le malade ne peut les garder. La potion de Chopart achève la guérison en quatre jours.

Août. — S..., âgé de 19 ans, compositeur, ayant une blennorrhagie depuis huit jours. — Ecoulement abondant; cuissons pendant l'émission des urines.

Le 6, il commence l'usage des suppositoires.

Le 7, diminution sensible dans l'écoulement; presque plus de douleurs, même en urinant.

Le 9, même état quant à l'écoulement; le ma-

lade n'éprouve plus aucune douleur; il n'est plus tourmenté la nuit par les érections. (Suppositoires à la cire.)

Le 11, les suppositoires ont été rendus en morceaux sans être fondus; même état. (On reprend les suppositoires au cacao.)

Le 12, l'écoulement est presque tari; la pression du canal ne fait sortir qu'une seule goutte.

Le 13, même état.

Le 15, il reste à peine un peu de suintement.

Du 16 au 22, le suintement persiste sans aucune douleur; le linge n'est pas taché.

Je mets le malade à la potion de Chopart.

Le 27, il a pris la potion pendant cinq jours. L'écoulement reste à peu près dans le même état; le malade se plaint de douleurs dans les cuisses. On revient aux suppositoires, mais composés de copahu, de cubèbe et de beurre de cacao.

Le 30, l'écoulement est réduit presqu'à rien, mais le léger suintement persiste. (Même traitement.)

Le 27 septembre, le suintement est très-clair, mais il ne se tarit point.

Quelques injections avec la solution de nitrate d'argent achevèrent complètement cette guérison.

Août. — A....., âgé de 26 ans, fabricant de bronzes, ayant une blennorrhagie depuis onze

jours. Ecoulement abondant, émission de l'urine et érections douloureuses.

Le 11, commence l'usage des suppositoires.

Le 12, l'écoulement est un peu moins fort; il souffre un peu moins.

Le 14, écoulement plus clair, mais aussi abondant qu'avant-hier; douleurs un peu moindres.

Le 15, diminution notable dans l'écoulement; les douleurs sont très-supportables.

Du 16 au 18, même état.

Le 19, un peu d'œdème du prépuce.

Le 21, l'écoulement ne domine pas sensiblement depuis trois ou quatre jours. — Le malade prend la potion de Chopart; huit cuillerées en trois jours font disparaître l'écoulement en grande partie : il reste encore un léger suintement.

Août. — L....., âgé de 22 ans, ciseleur, ayant une blennorrhagie depuis quinze jours. — Ecoulement modéré; douleurs en urinant et pendant la nuit.

Le 11, il commence l'usage des suppositoires.

Le 12, il a moins souffert pendant la nuit dernière, et l'émission des urines est moins douloureuse; même état de l'écoulement.

Le 13, légère diminution dans l'écoulement; quelques douleurs au bout de la verge seulement. (Interruption du traitement.)

Le 14, même état.

Le 15, écoulement sensiblement diminué; encore quelques douleurs dans le canal.

Le 16, l'écoulement est beaucoup plus clair, mais plus abondant; presque plus de douleurs.

Le 18, interruption du traitement.

Le 19, écoulement un peu plus abondant. — Même état d'ailleurs.

Le 22, même état. — Il prend la potion de Chopart pendant les trois jours suivans.

Le 25, l'écoulement est notablement diminué. — Je ne revois plus le malade.

Les observations précédentes montrent que si les suppositoires ont été employés pendant une quinzaine de jours sans succès, il est bon d'avoir recours à une autre méthode de traitement.

DEUXIÈME SÉRIE.

Observations de blennorrhagies guéries par l'emploi des suppositoires copaïfères.

L....., âgé de 32 ans, maître d'école, a été atteint d'une première blennorrhagie il y a dix-huit mois, dont il n'a été délivré qu'au bout de quinze mois. — Depuis trois jours un nouvel écoulement a reparu; il est peu abondant; l'é-

mission des urines est très-peu douloureuse. Ce malade ne commence le traitement que le 16. Alors l'écoulement est plus considérable; l'émission des urines, et surtout les érections, causent de vives douleurs.

Le 17, diminution légère de l'écoulement. — Les douleurs sont plus supportables. (Continuation exacte du traitement pendant cinq jours.)

Le 22, l'écoulement est diminué sensiblement.

—Douleurs presque nulles; elles ont été si fortes pendant ces derniers jours, que le malade a eu plusieurs accès de fièvre. (Même traitement.)

Le 25, le malade va très-bien; l'écoulement est à peine sensible; douleurs nulles.

Le 27, il ne reste plus qu'un léger suintement. — Le malade ne souffre plus en urinant, mais il éprouve de l'agitation. (Bains; continuer les suppositoires.)

Le 1er septembre, le suintement est presque tari. Aucune douleur.

Le 6, même état. (Injections avec la solution de nitrate d'argent.)

Le 7, les injections ayant été faites avec une solution trop forte de nitrate d'argent (un grain par once), l'écoulement a reparu assez abondant. (On revient aux suppositoires.)

Le 13, il ne reste plus qu'un léger suintement que les injections font disparaître entièrement.

Août.—B....., âgé de 23 ans, imprimeur.—Ecoulement datant de trois jours; sans aucune douleur, même en urinant.

Le 24, commencement du traitement.

Le 27, l'écoulement est presque tari.

Le 29, il ne reste plus qu'un léger suintement. (Injections.)

Le 30, guéri.

Août.—R....., âgé de 19 ans, chapelier, ayant une blennorrhagie depuis six semaines; il en a déjà été affecté il y a un an, et l'écoulement n'a pas duré moins de six mois.—Celui-ci est abondant; le bout de la verge est enflammé.

Le 13, le malade commence l'usage des suppositoires.

Le 14, pas de changement.

Le 15, même état, quant à l'écoulement; le bout de la verge est moins rouge.

Le 17, diminution dans l'écoulement.

Le 19, même état.

Le 22, l'écoulement est sensiblement diminué.—Une chemise que le malade porte depuis quatre jours est à peine tachée.—La pression du canal ne fait pas sortir une seule goutte de pus, quoiqu'il n'ait pas uriné depuis plus de deux heures.

Le 24, même état.

Le 27, le malade va très-bien; il fait à peine sortir une goutte de matière purulente en pressant la verge le matin en s'éveillant. (Injection avec la solution de nitrate d'argent, contenant un grain de sel par once d'eau.)

Le 30, cette injection trop concentrée ramène l'écoulement comme chez le malade de l'obsertion n° 8. (Repos.)

Le 3 septembre, on revient à l'emploi des suppositoires. Le malade ne se présente plus.

Août. — V....., âgé de 21 ans, doreur, ayant une blennorrhagie depuis quinze jours, n'a jamais été complètement guéri d'un ancien écoulement datant de deux ans. — Pas de douleurs; écoulement peu abondant et assez clair.

Le 18, il commence l'usage des suppositoires.

Le 19, l'écoulement est diminué de moitié; pas de douleurs.

Le 22, l'écoulement est presque tari.

Le 24, il reste un suintement clair et peu abondant. Ce suintement a persisté pendant trois semaines encore environ. Le copahu en suppositoire et quelques injections ont complété la guérison.

F....., âgé de 26 ans, porteur d'eau, affecté de blennorrhagie depuis trois jours. — Écoulement

abondant; vives douleurs en urinant et dans les érections.

Le 20, commencement de traitement.

Le 22, même état; l'écoulement paraît même plus abondant.

Le 25, diminution sensible dans l'écoulement; les douleurs sont toujours les mêmes.

Le 27, douleurs extrêmement vives; rougeurs prononcées du méat urinaire; écoulement très-abondant; un peu de diarrhée. (20 sangsues au périnée, bains, tisanes.)

Le 30, soulagement notable; plus de rougeur; douleurs presque nulles; écoulement diminué de moitié; continuation de la diarrhée. (Lavemens avec la tête de pavots.)

Le 1^er^ septembre, l'écoulement est réduit à très-peu de chose; plus de douleurs; il y a encore un peu de diarrhée.

Le 3, plus de diarrhée; l'écoulement est un peu plus prononcé qu'avant-hier.

Le 6, suspension du traitement pendant deux jours; même état; quelques douleurs dans les érections.

Le 10, diminution de l'écoulement; sensation de démangeaison dans le canal.

Le 15, le malade va très-bien; l'écoulement est tari; il n'y a plus aucune douleur, ni pen-

dant l'émission des urines, ni dans les érections.

On continue encore pendant quelques jours.

V....., âgé de 18 ans, garçon d'hôtel, ayant une blennorrhagie depuis quatre à cinq mois; il l'a déjà coupée avec des injections, mais elle reparaît au bout de quelques jours; écoulement médiocre; ardeur en urinant.

Le 20, commence le traitement.

Le 22, aucun changement.

Le 25, diminution de l'écoulement; toujours quelques douleurs; un peu de diarrhée.

Le 27, l'écoulement continue à diminuer; les douleurs persistent.

Le 29, l'écoulement est presque entièrement tari; plus de douleurs; on continue encore pendant quelques jours.

Août. — L....., âgé de 18 ans, chapelier, ayant une légère blennorrhagie depuis trois semaines; quelques douleurs en urinant et pendant l'érection.

Le 11, il commence l'usage des suppositoires, et le continue pendant trois jours. — L'écoulement est tari, et le malade ne souffre plus en urinant.

M....., âgé de 25 ans, imprimeur, ayant une blennorrhagie depuis trois semaines. — Écoulement assez abondant. — Vives douleurs pen-

dant l'émission des urines et pendant l'érection.

Le 6, il commence l'usage des suppositoires.

Le 7, interruption.

Le 8, même état dans l'écoulement; — peu de douleurs en urinant, mais les érections sont toujours douloureuses; — les dernières gouttes d'urine sont légèrement teintes de sang. (Suppositoire, moitié cire et moitié suif.)

Le 9, même état de l'écoulement.

Le 10, interruption.

Le 11, l'écoulement ne diminue pas; l'émission de l'urine est de nouveau douloureuse.

(Suppositoires au cacao.)

Le 13, l'écoulement devient plus clair, mais il n'est pas diminué; les douleurs sont encore les mêmes.

Le 14, l'écoulement est de plus en plus clair, sans diminuer de quantité. — Même état des douleurs.

Le 15, un peu de diminution dans l'écoulement. — Douleurs moins vives.

Le 16, même état.

Le 17, la matière de l'écoulement est très-claire. — Peu de douleurs.

Le 19, même état.

Le 22, l'écoulement est réduit à très-peu de chose. — Plus de douleurs en urinant; les érec-

tions sont encore douloureuses. — Besoin fréquent de rendre les urines; rougeur au bout de la verge.

(Bains. — Je propose au malade de prendre le copahu en potion, mais il assure que son estomac ne peut le supporter. — Continuation des suppositoires.)

Le 24, presque plus d'écoulement. — Suintement clair. — Douleurs très-légères.

Le 27, le malade dit que sa blennorrhagie ne coule presque plus; mais en pressant le canal, je fais encore sortir une bonne goutte de matière purulente. Plus de douleurs. (Trois suppositoires au copahu et au cubèbe par jour.)

Le 30, il reste toujours un léger suintement de matière purulente assez claire; les injections avec la solution de nitrate d'argent le font disparaître.

Le 13 septembre, l'écoulement a reparu après avoir cessé les injections; la matière est assez abondante et épaisse; le malade reprend l'usage des suppositoires. — Ils agissent moins sur la quantité de l'écoulement que sur sa consistance qu'ils diminuent notablement; mais ce n'est encore qu'à l'aide des injections que l'on achève entièrement la guérison.

RÉSUMÉ.

1° Le pus de la blennorrhagie urétrale n'offre pas de différence chez l'homme et chez la femme; ce pus est alcalin, et il m'a présenté les mêmes caractères que le pus phlegmoneux ordinaire. Il ne contient jamais d'animalcules d'aucune espèce.

2° Le pus des chancres du gland et de la vulve est alcalin; ses globules sont moins nets que ceux des autres pus, et il est le seul dans lequel on trouve des vibrions. C'est aussi le seul capable de produire d'une manière certaine par inoculation la pustule et le chancre caractéristiques.

3° La matière sébacée du prépuce est alcaline, et ne contient pas de vibrions; il ne se développe pas d'animalcules dans le pus fourni par un vésicatoire appliqué sur le gland chez un sujet non syphilitique.

4° Le pus des bubons est alcalin et ne présente jamais d'animalcules.

5° Le mucus vaginal à l'état normal est acide et composé de pellicules d'une forme particulière; il n'offre jamais d'animalcules lorsqu'il n'est point altéré par un état morbide particulier.

6° Les écoulemens du vagin sont simplement muqueux, ou bien ils sont purulens.

7° Les écoulemens muqueux constituent la vaginite simple ou la leucorrhée vaginale; il ne se développe pas d'animalcules dans la matière de cet écoulement.

8° Les écoulemens de nature purulente constituent souvent la vaginite blennorrhagique; c'est dans la matière de cet écoulement qu'existent les nouveaux animalcules infusoires que j'ai décrits sous le nom de *trico-monas vaginale.*

9° L'acidité du mucus vaginal et la présence des animalcules dans cette humeur, contribuent peut-être aux maladies du col utérin.

10. Le mucus utérin est toujours alcalin; ce caractère le distingue constamment du mucus vaginal; dans l'état normal il ne présente ni opacité ni globules; dans les affections du col ou du corps de la matrice il devient muco-purulent, mais il ne s'y produit jamais d'animalcules.

11° Enfin le baume de copahu et le poivre cubèbe, unis au beurre de cacao, peuvent être administrés avec avantage dans la blennorrhagie sous forme de cônes solides introduits dans le rectum.

FIN.

ADDITION à la page 17, ligne 13 :

Le mucus de la salive contient des pellicules du même genre.

EXPLICATION DE LA PLANCHE.

Figure 1re A, pus de blennorrhagie.
B, pus de chancre.
C, vibrions contenus dans le pus de chancre.

Figure 2e A, mucus vaginal à l'état normal.
B, mucus vaginal mêlé de pus.

Figure 3e a, trico-monas avec sa forme ordinaire.
b, *idem*, le corps terminé en queue.
c, *idem*, le corps terminé par une masse irrégulière.
d, deux trico-monas réunis.
e, groupe de trico-monas.
f, trico-monas attaché à une masse de muco-pus.
g, *idem*, plongé dans un pus trouble.
h, *idem*, avec un appendice double.

Figure 4e Mucus utérin contenant quelques globules purulens.

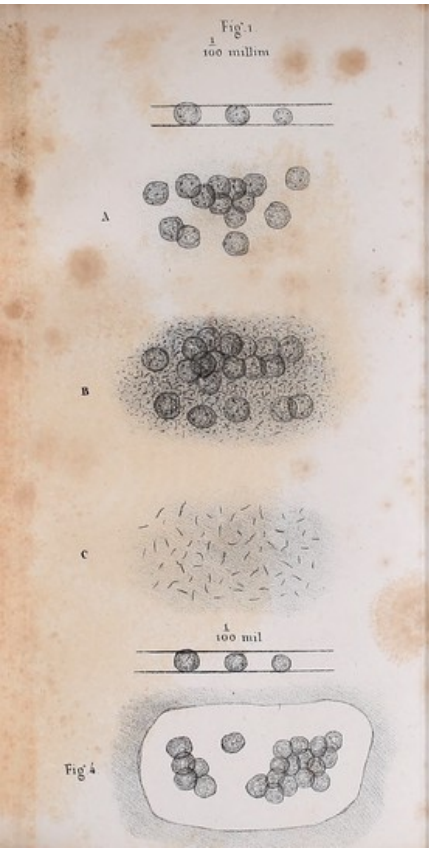
Fig. 1
1/100 millim
A
B
C
1/100 mil
Fig. 4

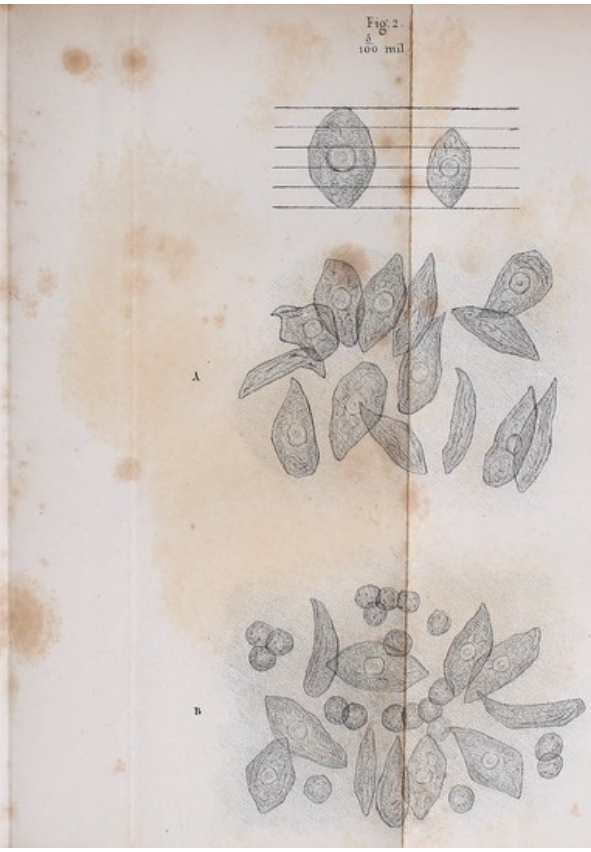
Fig. 2.
5/100 mil
A
B

Fig. 3.
2/100 mil
a
b
c
d
e
h
f
g

Ouvrages du même Auteur :

HISTOIRE PHYSIOLOGIQUE ET PATHOLOGIQUE DE LA SALIVE.

RECHERCHES MICROSCOPIQUES SUR LA NATURE DES MUCUS et la matière des divers écoulemens des organes génito-urinaires chez l'homme et chez la femme.

NOUVELLES EXPÉRIENCES SUR LES ANIMALCULES SPERMATIQUES et sur quelques unes des causes de la stérilité chez la femme.